

Ray Bradbury, *La brousse*

- George, j'aimerais bien que tu jettes un coup d'œil à la chambre des enfants.

- Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Je ne sais pas.

- Alors ?

- Je voudrais simplement que tu y jettes un coup d'œil, ou que tu fasses venir un psychopédagogue.

- Quel rapport entre le psycho-pé et la nursery ?

- Tu sais très bien quel est le rapport.

La femme, au milieu de la cuisine, considérait le fourneau qui se ronronnait à soi-même, en train de préparer un dîner pour quatre.

- C'est que, dit-elle, la nursery a changé.

- Bon, bon, allons voir.

Ils s'engagèrent dans le couloir de leur Demeure de la Vie Heureuse, insonorisée, qui leur avait coûté trente mille dollars, cette maison qui les habillait, les nourrissait, les berçait pour les endormir, qui jouait et qui chantait, et qui était bonne pour eux. À leur approche, un déclic fut sensibilisé et la chambre des enfants s'éclaira quand ils en furent à quelques pas. Tandis que, derrière eux, dans le couloir, les lumières s'éteignaient les unes après les autres, automatiquement, avec douceur.

- Eh bien ? fit George Hadley.

Ils se tenaient sur le sol couvert de paille de la nursery. Elle avait quarante pieds sur quarante, et trente pieds de haut. Elle avait coûté une fois et demie le prix de la maison.

- Mais rien n'est trop beau pour nos enfants, avait dit George.

La pièce était silencieuse. Elle était vide comme une éclaircie dans la jungle, à midi. Les murs étaient nus, à deux dimensions. Or, pendant qu'ils se tenaient là, au centre, les murs se mirent à ronfler doucement et à s'éloigner dans une distance cristalline ; la brousse africaine apparut, en trois dimensions, de toutes parts, en couleurs, dans ses moindres détails, jusqu'au plus petit caillou. Le plafond, au-dessus de leur tête, devint un ciel intense avec un soleil jaune, brûlant. George Hadley sentit la sueur perler à son front.

- Allons-nous mettre à l'ombre, dit-il. C'est un peu trop réel. Mais je ne vois rien qui cloche.

- Attends un instant, dit sa femme, tu vas voir.

Les odorophones dissimulés commençaient à souffler sur ces deux personnes qui se tenaient au milieu de la brousse écrasée de chaleur. La chaude odeur de l'herbe à lions, la fraîche et verte odeur de la mare cachée, la grande senteur fauve des bêtes, l'odeur de la poussière comme du paprika dans l'air tropical. Puis les bruits : le piétinement éloigné d'une antilope sur l'herbe, le froissement sec des ailes de vautours. Une ombre passa dans le ciel. Elle battit au-dessus du visage levé de George Hadley, qui transpirait.

- Quelles bêtes dégoutantes ! s'entendit-il dire à sa femme.

- Des vautours !

- Tu vois, les lions sont là-bas, loin, de ce côté-ci. Maintenant ils s'acheminent vers l'abreuvoir. Ils viennent de manger quelque chose, dit Lydia. Je ne sais pas ce que c'était.

- Quelque animal !

George leva la main pour se protéger contre la lumière qui blessait ses yeux aux paupières plissées.

- Un zèbre, ou le petit d'une girafe, peut-être.

- Tu crois vraiment ?

La voix de sa femme était particulièrement tendue.

- Non, il est un peu trop tard pour le savoir, dit-il avec un sourire. Je ne vois plus rien là-bas que des os blancs, et les vautours descendent sur ce qui pourrait rester de chair.

- As-tu entendu ce cri ? demanda-t-elle.

- Non.
- Il y a un instant
- Non, désolé !

Les lions approchaient. George Hadley fut encore une fois rempli d'admiration pour le génie mécanicien qui avait conçu cette pièce. Un miracle de mise au point, vendu à un prix ridiculement bas. Chaque maison devrait en avoir une. Oh, parfois on était effrayé de cette précision clinique, ces pièces vous procuraient un saisissement, voire une secousse, mais la plupart du temps, que de plaisir pour tout le monde ; pas seulement pour vos fils et filles, mais encore pour vous-même, quand on avait envie d'une petite excursion dans une terre inconnue, un rapide changement de décor. Eh bien, on était en plein dedans !

Les lions étaient là, maintenant, à quinze pas, d'une réalité si surprenante, si fiévreuse, qu'on sentait presque le picotement du poil sous la main, la bouche s'emplissait de l'odeur poussiéreuse qui venait de leurs crinières chauffées ; et le jaune de ces bêtes tirait l'œil comme la teinte exquise d'une tapisserie française, le jaune des lions et celui de l'herbe caniculaire ; et le souffle des poumons feutrés qui respiraient, et l'odeur de viande qu'exhalaient les gueules pantelantes et baveuses... Les lions regardaient George et Lydia avec des yeux vert-jaune épouvantables.

- Prends garde ! hurla Lydia.

Les lions bondirent vers eux.

Lydia prit la fuite. Instinctivement, George se précipita après elle. Dehors, dans le couloir, la porte une fois fermée à la volée, il éclata de rire et elle fondit en larmes ; et chacun fut consterné par la réaction de l'autre.

- George !

- Lydia ! Ma pauvre chérie !

- Ils ont failli nous atteindre.

- Des murs, Lydia, réfléchis ! Des murs de verre, et c'est tout. Oh, ils avaient l'air vrai, je l'admets. L'Afrique chez soi : mais ce n'est qu'un film en couleurs, sur-réactivé, suprasensible et une bande idéographique derrière des écrans de verre. Des odorophones et des diffuseurs, Lydia, rien d'autre. Tiens, voilà mon mouchoir.

- J'ai peur. (Elle se pressa contre lui et cria avec insistance :) As-tu vu ? As-tu senti ? C'est trop réel.

- Écoute, Lydia...

- Il faut que tu dises à Wendy et à Peter de ne plus lire de livres sur l'Afrique.

- Bien sûr, bien sûr.

Il lui caressa la tête.

- Promis ?

- Promis.

- Et ferme la chambre des enfants à clef tant que je ne me serai pas reprise en main.

- Tu sais les difficultés que fera Peter. Quand je l'ai puni, il y a un mois, en fermant la nursery pendant quelques heures seulement, il en a fait une histoire !

Wendy aussi, d'ailleurs. Cette pièce est leur vie.

- Il faut la fermer, et c'est tout.

- Bon, bon. (Il tourna la clef sans enthousiasme.) Tu t'es surmenée dernièrement. Tu as besoin de repos.

- Je ne sais pas, je ne sais pas, dit-elle en se mouchant.

Elle s'assit dans un fauteuil qui se mit aussitôt à la bercer et à la consoler.

- Peut-être n'ai-je pas assez de choses à faire. Peut-être ai-je trop de temps libre pour penser.

Pourquoi ne pas fermer et prendre quelques jours de vacances ?

- Tu veux dire que tu veux faire toi-même mes œufs sur le plat ?

- Oui.

Elle hochait la tête.

- Et repriser mes chaussettes ?

- Oui, oui !

Un hochement précipité, les yeux humides.

- Et balayer ?

- Oui, oh oui !

- Mais je pensais que nous avions acheté cette maison précisément pour ne plus rien faire ?

- C'est justement. Je ne me sens pas chez moi. La maison est maintenant l'épouse, la mère, la gouvernante... Puis-je rivaliser avec une brousse africaine ? Puis-je baigner et frotter les enfants avec autant d'efficacité et de rapidité que la baignoire automatique ? Je ne le peux pas. Et puis, il ne s'agit pas seulement de moi. Il y a toi, aussi. Tu es terriblement nerveux ces derniers jours.

- Je fume trop, sans doute.

- Tu as l'air de ne pas savoir non plus quoi faire de tes deux mains, dans cette maison. Tu fumes un peu plus chaque matin et tu bois un peu plus chaque soir; et tu as besoin d'un peu plus de sédatif chaque nuit. Tu commences, toi aussi, à sentir que tu n'es pas indispensable.

- Tu crois ?

Il se tut et tâcha de se sonder pour voir ce qu'il y avait réellement en lui-même.

- Oh, George ! (Elle regardait, par-dessus son épaule, la porte de la nursery.) Ces lions ne peuvent pas sortir, n'est-ce pas ?

- Bien sûr que non ! dit-il.

Ils dînèrent seuls, car Wendy et Peter étaient à la "Fête du Plastique", à l'autre bout de la ville. Ils avaient télévisé pour dire qu'ils seraient en retard, qu'on se mette à table sans eux. Aussi George Hadley, songeur, resta-t-il assis sur sa chaise à contempler la table de la salle à manger qui tirait des plats chauds de ses entrailles mécaniques.

- Nous avons oublié la sauce tomate, dit-il.

- Pardon ! dit une petite voix dans la table.

La sauce tomate fut produite.

"Pour ce qui est de la nursery pensa George, cela ne fera pas de mal aux enfants d'en être privés un certain temps. Trop de quelque chose n'est bon pour personne." Il était clair que les enfants consacraient trop de temps à l'Afrique. Ce soleil ! Il le sentait encore sur sa nuque, comme une patte brûlante. Et les lions ! Et l'odeur du sang. Il était remarquable comme la nursery captait les émanations télépathiques des enfants et créait de la vie pour satisfaire le moindre désir de leur esprit. Les enfants pensaient à des lions, et il y avait des lions. Les enfants pensaient à des zèbres, et il y avait des zèbres ; au soleil, le soleil ; à des girafes, les girafes. À la mort, la mort.

Cela, en fin de compte. Il mastiqua sans la goûter la viande que la table venait de découper à son intention. Des idées de mort. Ils étaient bien jeunes, Wendy et Peter, pour de telles idées. Et puis non, on n'était jamais trop jeune, au fond. Bien avant de savoir ce que c'est que la mort, on la souhaite à quelqu'un. À l'âge tendre de deux ans, on tire sur les gens avec un pistolet à bouchon. Mais ça, la brousse africaine, interminable et torride, la mort affreuse dans la gueule d'un lion.

Et réitérée.

- Où vas-tu ?

Il ne répondit pas. Préoccupé, il laissa les lumières s'allumer doucement devant lui et s'éteindre derrière, tandis qu'il marchait lentement jusqu'à la porte de la nursery. Il écouta. Au loin, un lion rugit.

Il tourna la clef dans la serrure et ouvrit. Juste avant qu'il fût entré, il entendit un cri très éloigné. Puis un rugissement, qui cessa aussitôt.

Il entra en Afrique. Combien de fois, durant cette année, avait-il ouvert la porte et trouvé le Pays des Merveilles, Alice, sa tortue, ou Aladin et sa lampe, ou le Magicien d'Oz, ou la vache sautant par-dessus une lune très réelle ; toutes les inventions charmantes d'un monde imaginaire. Souvent, il avait vu Pégase traverser le ciel du plafond, des feux d'artifice s'écrouler en fontaines, entendu des voix d'anges chanter.

Et maintenant, cette Afrique jaune, ce four avec tuerie au chaud. Peut-être Lydia avait-elle raison.

Peut-être avaient-ils besoin de vacances, et d'oublier cette fantaisie qui devenait par trop vivante pour des enfants de dix ans. C'était très bien d'exercer son esprit à l'aide d'une gymnastique de l'imagination, mais quand la mentalité vive d'un enfant se fixe sur un thème... Il lui semblait bien que depuis un mois il avait entendu rugir des lions dans le lointain, et leur forte odeur s'était glissée jusqu'à la porte de son bureau. Étant très occupé, il n'avait pas fait attention.

George Hadley se tenait seul sur l'herbe africaine. Les lions, penchés sur leur proie, relevèrent la tête, pour l'observer. La seule faille, à l'illusion, était la porte ouverte, à travers laquelle il pouvait voir sa femme, au bout du couloir, comme encadrée, en train de dîner distraitement.

- Allez-vous-en ! dit-il aux lions.

Ils ne partirent pas. Il connaissait parfaitement le principe de cette pièce. On émettait sa pensée.

Quelle qu'elle fût, celle-ci apparaissait.

- Allons-y pour Aladin et sa lampe ! s'écria-t-il.

La brousse demeura, les lions aussi.

- Allons, chambre ! J'exige Aladin !

Rien ne se produisit. Les lions grondèrent dans leur fourrure rôtie.

- Aladin !

Il retourna à son dîner.

- Cette chambre idiote est en panne, dit-il. Elle ne répond plus.

- Ou bien...

- Ou bien quoi ?

- Elle ne peut pas répondre, dit Lydia ; parce que les enfants ont pensé tant de jours à l'Afrique, aux lions et à tuer que la chambre est enrayée.

- Cela se pourrait bien.

- À moins que Peter ne l'ait réglée pour qu'elle reste ainsi.

- Réglée ?

- Il aura pu s'introduire dans le mécanisme et coincer quelque chose.

- Peter ne connaît rien à la mécanique.

- Il a de l'intelligence à revendre. Tiens, ce test qu'il a passé...

- Mais quand même...

- Bonsoir, m'man... Hello, p'pa !

Les Hadley tournèrent la tête. Wendy et Peter étaient entrés, les joues comme des berlingots, les yeux comme des billes d'agate, une odeur d'ozone sur leurs chandails à cause du trajet en hélicoptère.

- Vous êtes juste à temps pour dîner, dirent les parents, ensemble.

- Nous sommes gavés de glace à la fraise et de saucisses, dirent les enfants ; ils se tenaient par la main. Mais nous allons vous regarder manger.

- Oui, venez nous parler un peu de la nursery, dit George Hadley.

Le frère et la soeur battirent des paupières, puis se jetèrent un coup d'oeil.

- La nursery ?

- Oui, de l'Afrique et de tout, poursuivit le père avec une fausse jovialité.

- Je ne comprends pas, dit Peter.

- Votre mère et moi, nous venons de faire un voyage en Afrique avec une canne à pêche ; Tom Swift et son Lion électrique, dit George Hadley.

- Il n'y a pas d'Afrique dans la nursery, dit simplement Peter.

- Allons, allons, Peter ! Nous savons ce que nous disons.

- Je ne me rappelle aucune Afrique, dit Peter à Wendy. Et toi ?

- Non.

- Cours voir !

Elle obéit.

- Wendy, reviens ici, s'écria George Hadley.

Mais elle était partie. Les lumières de la maison la suivirent comme une nuée de lucioles. Trop tard, il s'aperçut qu'il avait oublié de verrouiller la porte de la nursery.

- Wendy va venir nous le dire, dit Peter.

- Elle n'aura pas besoin de rien me dire à moi. J'ai vu.

- Je suis sûr que tu te trompes, père.

- Pas du tout, Peter ! Viens avec moi !

Mais Wendy était de retour.

- Ce n'est pas l'Afrique, dit-elle, hors d'haleine.

- Nous allons voir ça, dit George Hadley, et ils allèrent tous au fond du couloir et ouvrirent la porte.

Il y avait une belle forêt verte, une rivière ravissante, des montagnes violettes, des chants, et Rima la fée, adorable et mystérieuse, qui se cachait dans les arbres parmi des vols colorés de papillons comme des bouquets animés, nonchalante, avec sa longue chevelure. La brousse africaine avait disparu. Les lions n'étaient nulle part. Il n'y avait que Rima, dont la chanson était si belle qu'elle provoquait les larmes.

George Hadley considéra le changement.

- Allez-vous coucher, dit-il aux enfants.

Ils ouvrirent la bouche.

- Vous m'avez entendu !

Ils s'en furent vers le caisson pneumatique, d'où l'air les aspira jusqu'à leurs chambres à coucher.

George Hadley s'engagea sous l'ombre mélodieuse et ramassa quelque chose, dans le coin où avaient été les lions. Il revint lentement vers sa femme.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

- Un vieux portefeuille à moi, répondit George.

Il le lui montra. L'objet sentait encore l'herbe chaude et le fauve. Il portait des gouttes de salive, il avait été mâché, et il y avait des taches de sang des deux côtés.

George ferma la porte de la chambre des enfants et la verrouilla à fond.

Au milieu de la nuit, il était encore éveillé et il savait que sa femme l'était aussi.

- Tu crois que Wendy l'a changée ? dit-elle enfin, dans la chambre obscure.

- Évidemment.

- Elle l'a fait passer de la brousse à une forêt et elle a remplacé les lions par Rima ?

- Oui.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas. Mais elle va rester fermée jusqu'à ce que je trouve.

- Comment ton portefeuille est-il arrivé là ?

- Je ne sais rien, sinon que je commence à regretter d'avoir acheté cette pièce pour les enfants. S'ils font de la névrose, une pièce comme ça...

- Elle est censée les aider à se débarrasser de leurs complexes d'une manière saine.

- Je commence à me le demander.

Ses yeux étaient fixés au plafond.

- Nous avons donné aux enfants tout ce qu'ils ont voulu. Est-ce là notre récompense ? des mystères, de la désobéissance ?

- Qui est-ce donc qui a dit : "Les enfants sont comme des tapis, il faut parfois leur marcher dessus" ? Nous n'avons jamais levé le petit doigt.

Ils sont insupportables, il faut l'admettre. Ils vont et viennent à leur guise, ils nous traitent comme si c'était nous qui étions des gosses. Ils sont gâtés, et nous aussi.

- Ils ont été tout bizarres depuis que tu leur as défendu de prendre la fusée pour New York, il y a quelques mois.

- Ils sont trop jeunes pour y aller seuls, je leur ai expliqué.

- Il n'en reste pas moins qu'ils nous battent froid depuis ce moment là, je l'ai très bien remarqué.

- Je pense que je vais demander à David McClean de venir demain matin jeter un coup d'œil à

l'Afrique.

- Mais ce n'est plus l'Afrique maintenant, c'est le Pays des Verdures, avec Rima.
- J'ai le sentiment que cela redeviendra l'Afrique d'ici là.

L'instant d'après, ils entendirent les cris.

Deux cris. Deux personnes qui hurlaient, en bas. Puis, un rugissement de lion.

- Wendy et Peter ne sont pas dans leurs chambres, dit Lydia.

George resta couché avec son cœur qui battait.

- Non, dit-il. Ils ont forcé la porte.
- Ces hurlements... Il me semble que je les reconnais ?
- Ah oui ?
- Oui, ils me sont terriblement familiers !

Et bien que les lits se fussent efforcés, les deux grandes personnes ne purent s'endormir avant une heure. Une odeur féline pénétrait la nuit.

- Père ? demanda Peter.

- Oui.

Peter contempla ses souliers. Il ne regardait plus jamais son père ni sa mère.

- Tu ne vas pas fermer la nursery pour de bon, hein ?
- Cela dépend.
- De quoi ?
- De toi et de ta sœur. Si vous apportez un peu de variété à cette Afrique... Oh, un peu de Suède, ou de Danemark, ou de Chine...
- Je croyais que nous étions libres de jouer comme nous voulions ?
- Vous l'êtes, à condition d'être raisonnables.
- Qu'est-ce qui ne te plaît pas, dans l'Afrique ?
- Ainsi, tu admets maintenant que tu l'as fait apparaître, n'est-ce pas ?
- Je n'aimerais pas que la nursery soit fermée, dit Peter froidement. Jamais !
- À propos, nous avons l'intention d'arrêter la maison, de la couper pendant trois semaines, un mois.

Mener une sorte d'existence insouciant, tous ensemble.

- Mais ça a l'air horrible ! Je devrais lacer mes souliers au lieu de laisser faire le soulier ? Et me brosser les dents, et me peigner et me baigner moi-même ?
- Ce serait amusant, pour changer, tu ne crois pas ?
- Non, ce serait horrible. Je n'ai pas du tout aimé que tu enlèves la machine à peindre le mois dernier.
- C'est parce que je voulais que tu apprennes à peindre par toi-même, mon petit.
- Je ne veux rien faire, je veux regarder et écouter et sentir. Qu'y a-t-il d'autre à faire ?
- C'est bon, va jouer en Afrique.
- Est-ce que tu vas bientôt couper la maison ?
- Nous y songeons.
- Je crois qu'il vaudrait mieux que tu n'y penses plus, père !
- Je ne permettrai pas à mon fils de me menacer !
- Très bien !

Et Peter se dirigea vers la nursery.

- Suis-je à l'heure ? demanda David McClean.
- Prendrez-vous quelque chose ? proposa George Hadley.
- Merci, j'ai pris mon petit déjeuner. Qu'est-ce qui ne va pas ?
- David, vous êtes un psychologue, dit George Hadley.
- J'espère en être un.
- Bon, eh bien, jetez un coup d'œil à notre nursery. Vous l'avez vue il y a un an, quand vous êtes venu nous rendre visite. Aviez-vous remarqué quelque chose de spécial, alors ?
- Je ne saurais le dire. Les violences habituelles, une légère tendance paranoïaque par-ci par-là,

habituelle chez les enfants, parce qu'ils se sentent persécutés par leurs parents d'une manière continue. Mais à vrai dire, rien de particulier.

Ils prirent le couloir.

- J'ai fermé la nursery à clef, expliqua le père, et les enfants y ont quand même pénétré durant la nuit. Je les ai laissés pour qu'ils puissent former leurs thèmes ; ainsi, vous les verrez.

De la nursery venaient des cris terribles.

- Nous y voilà, dit George Hadley. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Sans frapper, ils surprirent les enfants.

Les cris avaient cessé. Les lions mangeaient.

- Allez dehors un moment, les petits, dit George. Non, ne changez pas la combinaison mentale.

Laissez les murs tels qu'ils sont. Allez, courez !

Les enfants une fois partis, les deux hommes observèrent les lions assemblés à quelque distance, en train de dévorer avec un contentement visible ce qu'ils avaient pris.

- J'aimerais bien savoir ce que c'est, dit George. Quelquefois, j'arrive presque à le distinguer.

Croyez-vous qu'avec de puissantes jumelles... David McClean eut un petit rire bref.

- Non !

Il se mit à examiner les quatre murs.

- Depuis quand est-ce que cela se produit ?

- Depuis un peu plus d'un mois.

- Certes, l'impression est mauvaise.

- J'ai besoin de faits, pas d'impressions.

- Mon cher George, un psychologue n'a jamais vu un fait de sa vie. Il entend parler simplement de sentiments, de choses vagues. Et ici je n'aime pas ça, je vous le dis. Ayez confiance dans mon instinct, dans mes intuitions. J'ai du nez. Et ça, ce n'est pas bon du tout. Le conseil que je vous donne est de démolir cette sacrée chambre et de m'amener vos enfants régulièrement pendant un an pour que je les traite.

- À ce point ?

- Je le crains. L'un des buts premiers de ces nurseries était de nous permettre d'étudier les thèmes laissés sur les murs par l'esprit de l'enfant, de les analyser à loisir et d'aider l'enfant. Dans le cas présent, toutefois, la chambre est devenue un véhicule de pensées destructives, au lieu de les libérer.

- Ne l'aviez-vous pas déjà senti ?

- J'ai seulement senti que vous aviez gâté vos enfants plus que de raison. Et actuellement, vous les laissez tomber, pour ainsi dire. Mais de quelle façon ?

- Je ne leur ai pas permis d'aller à New York.

- Et encore ?

- J'ai enlevé deux ou trois appareils de la maison, et je les ai menacés, il y a un mois, de fermer la nursery s'ils ne faisaient pas leurs devoirs. Je l'ai fait pendant quelques jours pour leur prouver que c'était sérieux.

- Ha, ha !

- Cela peut avoir une signification ?

- C'est lumineux. Ils avaient un père Noël et ils ont maintenant un père Fouettard. Les enfants préfèrent les pères Noël. Vous avez laissé cette chambre prendre votre place et celle de votre femme dans l'affection de vos enfants. Elle est leur mère et leur père, elle joue un plus grand rôle dans leur vie que ne le font leurs vrais parents. Et voilà que vous intervenez pour la fermer. Il n'est pas étonnant qu'une haine se développe. Vous la sentez se dégager du ciel. Observez ce soleil, George. Il vous faut changer votre vie. Comme tant d'autres, vous avez bâti la vôtre sur la base du confort mécanique. Mais vous mourrez de faim demain si quelque chose se détraque dans votre cuisine.

Vous ne sauriez pas faire un œuf à la coque. Et pourtant, il faut tout couper. Repartez à zéro. Cela prendra du temps. Mais nous rendrons bons ces mauvais enfants, en une année, vous allez voir !

- Est-ce que le choc ne sera pas trop fort, si l'on ferme la chambre brusquement, pour de bon ?

- Je ne veux plus qu'ils continuent dans cette voie, c'est tout.

Les lions avaient terminé la curée.

Ils se tenaient au bord de la clairière et observaient les deux hommes.

- C'est moi maintenant qui éprouve le sentiment de la persécution, dit McClean. Sortons, voulez-vous ? Je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour ces sacrées chambres. Elles me rendent nerveux.

- Les lions ont l'air vrai, n'est-ce pas ? dit George Hadley. Il est impossible de supposer qu'il puisse y avoir un moyen pour...

- Hein ?

-... pour qu'ils deviennent vrais ?

- Je n'en connais pas.

- Un défaut dans le mécanisme, ou quelque chose qu'on y aurait fait, ou... je ne sais pas, moi...

- Non !

Ils se dirigèrent vers la porte.

- La chambre n'aimera sans doute pas qu'on la stoppe, dit le père.

- Rien n'aime mourir, pas même une chambre.

- Je me demande si elle me hait parce que je veux l'arrêter ?

- Il y a une intense paranoïa dans l'air aujourd'hui, dit McClean. On peut la suivre à la trace. Holà !

(Il se pencha pour ramasser une écharpe ensanglantée.) C'est à vous ?

- Non.

Le visage de George Hadley était de pierre.

- C'est à Lydia.

Ils allèrent ensemble à la boîte aux fusibles et poussèrent le disjoncteur qui tua la nursery.

Les deux enfants eurent une crise. Ils crièrent, trépignèrent, cassèrent des objets, hurlèrent, sanglotèrent, jurèrent et s'en prirent aux meubles.

- Tu ne peux pas faire ça à notre chambre, tu ne peux pas !

- Allons, mes enfants !

Les enfants se jetèrent sur un canapé en pleurant.

- George, dit Lydia, allume la chambre pour quelques minutes. Tu ne dois pas être aussi brusque !

- Non !

- Il ne faut pas être cruel.

- Lydia, elle est arrêtée et elle le restera. Et toute cette saleté de maison va s'immobiliser dès maintenant. Plus je vois les dégâts que nous avons faits, et plus j'en suis malade. Pendant trop longtemps, nous avons contemplé notre nombril mécanique, électronique ! Mon Dieu, comme nous avons besoin d'une bouffée d'air frais !

Et il parcourut la maison en coupant les horloges parlantes, les cuiseurs, les climatiseurs, les cireuses, les appareils à lacer les chaussures, les nettoyeurs et les masseuses, et tous les appareils à sa portée.

Il semblait que la maison fût pleine de corps morts. Un cimetière mécanique. Silencieuse. Arrêté, le bourdonnement caché de l'énergie qui avait attendu la poussée d'un bouton pour fonctionner.

- Ne les laissez pas faire ! gémissait Peter, comme s'il s'adressait à la maison, à la nursery. Que père ne puisse pas tuer tout ! (Il se tourna vers son père.) Oh, je te déteste !

- Tes grossièretés ne serviront à rien !

- Je voudrais que tu sois mort !

- Je l'ai été, pendant longtemps. Et maintenant, nous allons vivre pour de bon. Au lieu d'être manipulés et massés, nous allons vivre !

Wendy pleurait toujours et Peter recommença.

- Encore un instant, un petit instant, une petite minute de nursery ! sanglotaient-ils.

- Oh, George ! dit sa femme, cela ne leur fera pas de mal.

- Bon, bon, pourvu qu'ils se taisent. Une minute, hein, pas plus ! et puis, arrêt définitif !

- Papa, papa, papa ! scandèrent les enfants, souriant à travers leurs larmes.

- Et nous prendrons des vacances. David McClean va revenir dans une demi-heure pour nous aider à faire nos valises et nous accompagner à l'aéroport. Je vais m'habiller. Mets en marche la nursery, Lydia ; et pas plus d'une minute, hein !

Ils sortirent tous les trois en babillant. George se fit aspirer en haut pour s'habiller. Lydia revint une minute plus tard.

- Je serai heureuse quand nous serons partis ! soupira-t-elle.

- Tu les as laissés dans la nursery ?

- Je voulais m'habiller moi aussi. Oh, cette horrible Afrique ! Qu'est-ce qu'ils peuvent bien y trouver ?

- Eh bien, dans cinq minutes nous serons en route pour l'Iowa. Mon Dieu, pourquoi sommes- nous jamais entrés dans cette maison ? Qu'est-ce qui nous a poussés à acheter un cauchemar ?

- La vanité, l'argent, la bêtise.

- Je crois qu'il vaut mieux descendre avant que les gosses soient de nouveau pris par leurs sacrées bêtes.

C'est à ce moment-là qu'ils entendirent les enfants appeler :

- Papa, maman, venez vite, vite !

Ils s'élançèrent dans le conduit pneumatique et coururent le long du couloir. Les enfants étaient invisibles.

- Wendy ! Peter !

Ils se précipitèrent dans la nursery. La brousse était vide, il n'y avait que les lions qui attendaient et qui les regardaient.

- Peter ! Wendy !

La porte se referma dans un claquement.

- Wendy ! Peter !

George Hadley et sa femme firent volte-face et se jetèrent contre la porte.

- Ouvrez ! cria George Hadley en secouant la poignée. Ils nous ont enfermés ! Peter ! Il tambourina contre le panneau.

- Ouvrez !

Il entendit la voix de Peter, de l'autre côté.

- Ne les laissez pas arrêter la nursery ni la maison, disait-il.

Mr et Mrs G. Hadley frappèrent du poing contre la porte.

- Allons, ne soyez pas ridicules ! Il est temps de partir. McClean sera là dans une minute et...

C'est alors qu'ils entendirent les bruits.

Les lions, de trois côtés, dans l'herbe jaune de la brousse, trottant, avec des grondements dans le fond de leur gorge.

Les lions.

Mr Hadley regarda sa femme. Puis il tourna la tête et regarda les bêtes qui se glissaient vers eux, la gueule au ras du sol, la queue raide.

Mr et Mrs Hadley se mirent à hurler.

Et ils comprirent soudain pourquoi les autres cris qu'ils avaient entendus leur paraissaient si familiers.

- Eh bien, me voilà ! dit David McClean, arrêté sur le seuil de la nursery. Hello !

Il contempla les deux enfants, assis dans la clairière, en train de manger un petit repas froid.

Derrière eux, il y avait le point d'eau et la brousse jaune ; au-dessus, le soleil brûlant. Il commença à transpirer.

- Où sont vos parents ?

Les enfants levèrent les yeux et sourirent.

- Oh, ils ne vont pas être longs !

- Parfait, il faut partir.

Dans le lointain, Mr McClean aperçut les lions qui se battaient ; puis ils s'accroupirent pour dévorer

leur proie en silence sous les arbres.

Il plissa les paupières et leva la main pour se protéger du soleil.

Les lions avaient maintenant terminé leur repas. Ils se dirigèrent vers l'abreuvoir.

Une ombre passa sur le visage en sueur de McClean. Plusieurs ombres battirent des ailes. Les vautours descendirent dans le ciel tropical.

- Une tasse de thé ? proposa Wendy, dans le silence.